



Fanny Adler & Vincent Madame,
Pétrichor Amor, 2019

Pétrichor Amor

Petite, ma sœur voulait être un cheval, pour ma part je me sentais ours.

À la maison aucun culte pour le pastoral ou le sauvage, nous étions nées citadines au milieu des cités.

Dans nos jeux on ne partageait ni la même nourriture ni le même territoire.

Chacune ses activités, elle était grégaire et docile, j'étais tout en débordements de force et grognements brutaux.

Le dessous de son bureau lui servait de paddock, le balcon d'un pré bordé de haies, je préférais l'immensité de la pelouse au bas de l'immeuble, l'infinie étendue verte plantée d'arbres au milieu des parkings.

Souvent je jouais à hiverner, immobile pendant des heures les yeux clos.

À l'abri sous une épaisse couverture, je respirais profondément, marquant un temps entre l'inspiration et l'expiration, mon cœur battait moins vite, ma température descendait, mon esprit se diluait dans le silence.

On avait bien bossé nos cris, ma sœur excellait dans l'art du hennissement, bluffante de réalité,

j'étais jalouse de sa maîtrise et du mimétisme troublant.

Jusqu'à mes 6 ans je n'arrivais qu'à sortir un rôle théâtral et malhabile.

Mais j'ai travaillé, longtemps, dans les caves fantasmées en presque caverne, sortant des sons en décibels quasi sourds.

Ma mère, elle, aurait aimé être une pierre ; dense, solide, un bloc de granit de préférence, elle n'a jamais réalisé son rêve. Elle s'est transformée en pierre précieuse, une agate, après la naissance de Jeanne.

Jeanne et moi on a toujours préféré le règne animal, mon père lui c'était une glaise, douce et malléable, grasse et odorante.

Le minéral c'était un truc de parents, trop intellectuel trop loin de l'émotion et du mouvement.

Trop intérieur.

Mon père la glaise : on eut dit qu'il n'en finissait jamais d'être fini, ébauche d'homme dont on distinguait l'arête d'un nez très droit, un presque bec, une pommette un peu lâche, des lèvres fines et tremblotantes qui ne s'ouvraient que pour s'excuser, une bosse de bison lui poussait en haut du dos et la gravité le tirait vers le bas.

Ma mère l'agate était bien plus complexe, un éclat vitreux été comme hiver en apparence.

Mais à s'approcher elle offrait bien plus que l'épaisse croûte de calcédoine grise qui la recouvrait, en son cœur des merveilles de paysages psychédélics, des semblants de fougères pétrifiées, des rivières de lait, parfois même des grottes où elle nous invitait, Jeanne et moi, les fins d'après-midi après l'école.

Mon frère, Sylvain, troisième de la fratrie, a commencé à bourgeonner vers ses 4 ans.

Jusque-là pas le moindre soupçon qu'il était un hêtre commun, on a toujours cru à un lichen, ou à une sorte de mousse jusqu'à ses quatre printemps.

Deux troncs poussaient dans les jambes de son pantalon je le voyais bien, il étouffait sous sa chemise, engoncé sous le tissu et toutes ses branches qui se ramifiaient.

Il avait beau couper, elles se fortifiaient.

L'appartement dans lequel nous vivions était vaste. Après chaque nouvel enfant né, on déménageait à l'étage du dessus ou du dessous, bénéficiant d'une pièce en plus et gardant d'années en années nos zones de confort et d'invisibilité.

Nous étions tous bien adaptés à la communauté. De la maternité au collège, parcours sans faute, intégrés.

La famille nucléaire passait inaperçue, bien logée, bien nourrie, bien éduquée, socialement investie mais discrète, pas de vagues, pas de drames, pas de rébellion.

Mais j'ai foutu la merde et plus rien n'est allé droit à partir de là, du moins dans cette communauté.

J'ai lâché le morceau, partout.

Au lycée devant toute la classe puis au cours de gym, je me suis confiée à ma meilleure amie, sur les réseaux sociaux, aux voisins dans l'immeuble, dans la rue, dans les magasins.

Je est un ours, l'ours c'est moi

Mon père est une glaise, ma mère une agate

Ma sœur un cheval, mon frère est un hêtre

Ma glaise est un père, agate une mère

Mon cheval une sœur, mon hêtre est un frère

À tue-tête j'ai gueulé ça, ouais, à qui voulait bien l'entendre et à qui ne voulait pas.

J'ourse

tu ourses

elle ourse

nous oursons

vous oursez

je chevale

tu chevaies

elle chevale

nous chevalons

vous chevalez

je glaise

tu glaises

il glaise

nous glaisons

vous glaisez

j'agate

tu agates

elle agate

nous agatons

vous agatez

j'hêtre

tu hêtres

il hêtre

nous hêtrons

vous hêtrez

J'ai commencé à tracter aussi, écrit tout ça noir sur blanc, gros marqueur et papier machine.

Et allez, sur la façade de la mairie ! La vitrine du parti communiste bim !

Et les distributeurs de *cash*, les agences immobilières, les plaques des médecins, les bazars, les kebabs, les arrêts d'autobus, les banquettes du métro.

Les gens me regardaient même s'ils ne savaient pas très bien ce que je cherchais à dire.

Ils étaient un peu méfiants, un peu rigolards, mal à l'aise mais souriants.

Pendant une semaine, tous les jours après les cours, et jusqu'à la nuit tombée, j'ai marché, j'ai placardé, j'ai collé, j'ai déposé, donné dans chaque main, offert la bonne nouvelle comme un trésor.

Et un soir je suis tombée sur elle, littéralement.
Sur la passerelle qui mène à la maison, j'ai butté dans elle.
Elle était recroquevillée sur le côté gauche du pont, tout contre un des montants.
J'ai atterri à plat ventre sur son dos.
Son plateau, râpeux et froid.
Elle fleurait, assez fort, un mélange de goudron, terre de bruyère, sueur, lessive, tabac, champignons ?
Je suis restée là je ne sais combien de temps. J'étais bien. Étendue de tout mon long.
Je crois que je n'avais jamais fait un truc pareil de ma vie.
Je sentais ce bloc sous moi qui respirait, me soulevait de quelques millimètres en rythme régulier et lent, ça m'endormait presque, j'adorais et me vautrais un peu plus sur le pardessus gris.
J'ai dit : « Je vous fais mal ? »
« Non » a répondu le truc.
Je suis restée encore à l'écraser jusqu'à ce que j'ai eu froid, tout à coup, quand il a commencé à pleuvoir sur nous.

Ensuite j'ai entrepris de la ramener chez moi, ou plutôt je l'ai poussé, cahin-caha, c'était plus facile sur la route, les voitures nous dépassaient et klaxonnaient, quelques insultes fusaient, je restais concentrée pour la guider droit, je la faisais avancer. En raclant le bitume elle laissait derrière nous de longues trainées pailletées.

Dans l'ascenseur j'ai vérifié le poids réglementaire, elle pesait une tonne.
À l'appartement tout le monde dormait.
J'ai pensé : vite vite aller la cacher dans ma chambre et reprendre mon souffle.

J'ai allumé la lampe de chevet sans faire un bruit.
Elle était là comme un géant, longue masse allongée dans le clair-obscur de la pièce.
Je l'ai observé sous toutes ses coutures pâles et irrégulières et j'ai aperçu des yeux puis une fente sombre que dessinaient deux lèvres fines.

Elle allait parler quand elle s'est mise debout d'un coup, m'a jeté une volée de cailloux à la figure avant de m'envoyer valser dans un coin de la chambre et de taper dans tous les sens.

Des cris sortaient de ma gorge sans que j'ai l'impression qu'ils m'appartenaient.
Elle redoublait les frappes, je les recevais sans broncher.

Apparemment personne n'avait bougé dans la maison.
Est-ce que j'avais rêvé ?

Je restais K.O. un long moment.

Elle était toujours là, plantée devant moi, maintenant gigantesque monolithe qui me fixait sans un mot.

C'était bien une pierre que j'observais et qui me fracassait.

Elle me toisait, je baissais les yeux en soufflant fort.
J'étais censée être quoi ?
La feuille ou les ciseaux ?

À nouveau elle attaquait.
Deux gros poings ou plutôt deux moellons bruts s'abattaient sur mon crâne, je me protégeais en repliant mes bras sur la tête et me carapatais comme un crabe.
Elle cherchait manifestement à me faire sortir hors de mes gonds.
Hors de mes gonds d'ours.

Ours je le fus à l'instant même du troisième round.

Je me levai sur mes deux pattes - je dépassai cette petite caillasse d'au moins trois têtes - la saisis dans une accolade peu amicale, et la plaquai au sol pour l'immobiliser.

J'avais envie de griffer sa pierre tendre et d'y laisser mes marques, d'effriter son marbre comme un gâteau sec, de la réduire en miettes.

Mais rien de tout ça n'est arrivé, nous étions fatiguées, j'étais la feuille à présent, elle se laissa faire et je l'enveloppais de ma grosse carcasse.

La pierre et moi étions endormies quand mon hêtre de frère est entré dans la chambre et qu'il a posé son tronc sur le lit. Il nous a regardées un moment et quand j'ai enfin ouvert les yeux vers midi, quelques faines tombaient à ses pieds, il prenait un air dégoûté à les voir rouler sur le lino.

**Reposez-vous aux pieds de ceux
Que chaque jour fait grandir
Pour peu qu'une pluie soit l'amante
D'un soleil à faire pâlir
La couleur des amarantes
Par la puissance de son feu**

**Reposez-vous disparaissez
Dans un petit tour de passe-passe
Aux pieds de ceux qui vous font naître
Vous poussent à bout et vous efface
De leur mémoire déracinée**

Reposez-vous pour disparaître

**Aujourd'hui tombent les feuilles
Et une à une les graines
On entend la prière
Dans l'ombre qui accueille**

**Celles qui font la lumière
Sur ce qui fait ma peine
Moi je regarde en l'air
Et me fond dans l'orgueil**

**Aujourd'hui c'est dimanche
Je porte ma chemise
Chaque bouton égrène
Une chose promise**

**Sur la terre qui penche
Et manque d'oxygène
Mes promesses s'enlisent
Et je perds mes branches**

[*Reposez-vous*, paroles et musique : Vincent Madame, 2019]

J'ai dit à Sylvain qu'il fallait faire quelque chose pour son état.
Il m'a répondu « T'as vu le tien ? Et ça c'est quoi ? » en désignant la pierre.

« Ça c'est mon affaire » j'ai répondu.

Elle s'est réveillée, a fait un O caverneux avec sa bouche, de toute façon elle ne pouvait plus parler.

« Viens, partons. »

Derrière l'immeuble, au détour du parking et à côté du terrain de foot, un menhir s'érige comme une belle bite en érection.

Enfant je l'appelais Terminator, avec les copines on essayait de monter jusqu'au sommet, la première en haut avait droit d'être la cheffe de meute pendant une semaine.

Donc ce menhir, on prend soin de le contourner, je veux qu'on s'éloigne rapidement de la ville, de tous ces presque vestiges.

Le ciel est blanc, nous marchons le long d'un sentier raide et traversons une hêtraie baignée d'ombres, je pense à mon frère rapidement.

La ville est derrière nous, on traverse de larges champs aux herbes hautes et très vertes.

Le colza est déjà bien avancé, la récolte se fera plus tôt.

Les premiers mamelons apparaissent et les pentes douces, elle veut faire une pause, on poursuit jusqu'à une forêt d'épicéas et de pins sylvestres pour stopper un moment.

Puis ce sont les tourbières et les gorges jusqu'au bord de la rivière, et encapsulées sous d'épais nuages on gravit enfin les grandes orgues basaltiques.

L'altitude me coupe la respiration et les pattes, un froid intense s'impose, d'autres choses s'évaporent.

Elle peine mais refuse que je la pousse, ses yeux maintenant n'existent plus mais elle se débrouille, elle agrippe racines et lierres.

Et je me fais l'effet d'un sherpa qui n'a plus rien à transporter.

Entrée nord du massif, col, crêtes, arêtes, on s'arrête, c'est là.

La nuit éteint tout, je distingue à peine le contour de sa roche, je me couche à ses flancs et je pose une patte sur ses jambes pétrifiées.

Il y a dissolution de tout maintenant, de tout ce qu'on a connu, c'est autre chose, c'est pas de mots, c'est pas de corps, c'est plus de bouches ni de visages.

Mais jusqu'aux premières lueurs du jour

Je me froterai à elle

Et j'attendrai l'averse qui fait parler les pierres.

Fanny Adler & Vincent Madame

Pétrichor Amor, 2019

Pièce vocale et sonore, env. 35 min.

Au Centre d'art contemporain d'Ivry - le Crédac

Samedi 21 septembre à 18h / Dimanche 22 septembre à 17h

Et aussi dans le cadre du festival *Parades for FLAC*, en collaboration avec d.c.a.,
association française de développement des centres d'art :

À l'auditorium du Petit Palais

Samedi 19 octobre à 18h (entrée libre, dans la limite des places disponibles)

